

*Faculté des Sciences Sociales et Politiques  
Bâtiment Anthropole  
Université de Lausanne  
CH-1015 Lausanne  
fabienne.malbois@unil.ch*

Campiche, Roland J. : La religion visible. Pratiques et croyances en Suisse. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes (« Le savoir suisse »), 2010. 141 p.

Le petit ouvrage de Roland Campiche répond à deux objectifs. Le premier est de rappeler au public helvétique que si la religion joue un rôle différent depuis 50 ans, elle n'en est pas moins demeurée un acteur de la scène tant publique que privée de notre pays. Le second est de défendre l'idée d'une dualisation de la religion. Cette notion n'est pas nouvelle, puisque le sociologue, fondateur de l'Observatoire des religions en Suisse (ORS) à l'Université de Lausanne, l'avait déjà émise dans son livre *Les deux visages de la religion* (Labor et Fides, 2004).

À partir des données des enquêtes de l'ISSP (International Social Survey Program) de 1989 et de 1999, les trois chapitres initiaux tentent de répondre à la question « sommes-nous sortis de la religion? » (ch. 1) ou, dit autrement, « laïque la Suisse? » (ch. 3), en passant par un très rapide survol des théories de la sécularisation (ch. 2). « Dieu n'est pas mort », proclame Campiche, qui insiste à force d'exemples et d'interprétations de chiffres pour montrer que « la prise de distance envers une institution [...] ne signifie cependant pas mort de la religion » (p. 19). Et l'auteur d'ajouter que cette mort a été « annoncée un peu hâtivement ». Pourtant les taux qu'il présente sur chacune des variables, à l'exception de la prière, indiquent une baisse constante de la pratique et des croyances.

Le spécialiste réussit fort bien à démontrer combien la religion en Suisse est un phénomène complexe à appréhender. Elle est profondément intégrée au paysage

institutionnel du pays, au point que dans la plupart des cantons, les Églises ne sont pas séparées de l'État. Si ce dernier est un agent de régulation, il n'est pas le seul. Suite à la crise de l'autorité des années 1960 et à l'acceptation de la charte des droits de l'homme, qui en inscrivant « la liberté religieuse et celle de célébrer le culte de son choix vont ouvrir les vannes d'une religion débridée » (p. 50), plusieurs éléments conjugués régulent le religieux: la charte des droits de l'homme, la représentation que la population se donne de la religion (« le religieusement correct » et l'ensemble des textes légaux (p. 51).

Le chapitre 2, qui se veut être l'apport théorique du livre, est quelque peu escamoté, car pour comprendre l'idée de dualisation de la religion défendue, un lecteur scrupuleux est contraint de se tourner vers le précédent ouvrage du chercheur. Le pôle institutionnel renvoie à la partie visible du croire, le rôle fléchissant des institutions (p. 134). L'autre pôle est celui de la religion universelle « qui se réfère à un certain nombre de « standards »: reconnaissance d'une transcendance, pratique de la prière, conception de la religion comme affaire privée, référence aux droits de l'homme » et qui a les faveurs des Suisses (p. 134).

Afin de bien saisir ce concept, il est nécessaire de retourner à ses racines, au moment de l'enquête *Croire en Suisse(s)* (1992), où le scientifique avait privilégié le modèle de la privatisation de la religion pour interpréter ses résultats. Force lui a été de constater 10 ans plus tard que ce paradigme rencontrait des limites. Reprenant une idée émise par Willaime en 1996 de « religion duale » qui s'appuyait sur l'observation de Touraine d'un divorce entre l'acteur et le système, Campiche postulera une coexistence d'un croire institutionnel en recul et d'un croire universel en expansion. Avec raison, il justifiera, à la suite de Baubérot, qu'avec l'individualisation « le risque était grand de précipiter l'individu dans un vide social »<sup>1</sup>. Alors, pour remplir ce vide,

1 Campiche, Roland J. 2006. Religion, sphère publique, sphère privée: comment traiter sociologiquement une distinction aussi con-

le spécialiste suisse propose (en s'éloignant de l'idée de Touraine) de plonger l'individu dans une sorte de religion sociale diffuse qu'il dénomme « religieux universel ».

Sa démonstration s'appuie sur le chapitre 4, « À chacun ses croyances », où il indique de manière intéressante que l'expression du croire ne se fait plus en terme d'énoncés de croyance, mais par l'affirmation de doutes (p. 61). Malheureusement, pour étayer cette belle intuition, le théoricien n'a pas de données. Tout au plus une typologie découlant d'une analyse factorielle dénotant des tendances (significatives?) entre deux enquêtes. « À un engagement religieux fort ne répond pas un désengagement militant » (p. 81) poursuit Campiche pour caractériser ce relativisme « ouvert » en matière de croyances qui touche également les acteurs et les fidèles des Églises. Si ce religieux institutionnel se sécularise (osons le terme!), d'autres instances prennent le relais pour diffuser un religieux vapoureux.

Il s'agirait peut-être alors d'un croire sans appartenance (le fameux *believing without belonging* de Grace Davie) que le sociologue investigate au chapitre 5. Campiche postule *believing and belonging* au vu des 85% de Suisse déclarant lors du recensement en 2000 leur appartenance religieuse. Pourquoi pas un *believing without believing*? L'auteur n'en dit rien. Selon nous, ces données montrent une déconnexion entre pratiques et appartenance, les Suisses se désinvestissant de « l'administration » paroissiale (énoncés de croyances) bien avant celle de l'administration communale (héritage religieux). Au sujet de l'appartenance, Campiche décrit quatre types d'attitudes, allant du croyant institutionnel à l'appartenant nominal (p. 85–88). En fait, ces types peuvent s'éclairer par les variables de l'âge et du rural/urbain. Pour les organisations religieuses, l'auteur prend la défense des « Églises qui tempèrent les excès » (p. 95) et qui sont « utiles » autant par leur fonction sociale (p. 93–94), économique

(p. 94–95), politique (p. 95–97), éthique (p. 97–98). Le scientifique relève encore que le catholicisme et le protestantisme sont devenus des confessions confondues pour la plupart des Suisses.

Le sociologue termine son analyse de la désinstitutionnalisation du croire par un chapitre (6) sur la transmission intergénérationnelle du religieux. Il constate que ce dernier se transmet principalement par les familles, mais que l'expérience des parents en conditionne le contenu (p. 129)<sup>2</sup>. Le chercheur postule que la mutation intervenue dans la socialisation familiale a, par ricochet, grandement perturbé la transmission religieuse et poussé les individus à l'adhésion à une sorte de croire universel. Finalement, une courte discussion sur les minarets (chapitre 7), qui montre l'influence des médias dans la constitution du « religieux correct », vient clore cet opuscule.

R. Campiche fut un acteur important pour aider à observer les spectaculaires transformations du religieux en Suisse ces trente dernières années. Ce livre résume de belle manière ses ultimes enquêtes menées il y a une dizaine d'années<sup>3</sup>. En bon vulgarisateur, l'auteur décrit par de multiples paramètres le déclin de la religion institutionnelle tout en relevant les signes d'une persistance dans des formes individuelles et éclatées du croire. Aisé à suivre, son raisonnement veut défendre l'hypothèse d'une dualisation de la religion qui, au vu des variables présentées, ne parvient pas à convaincre le lecteur aguerri à l'analyse statistique. À vrai dire, un seul indicateur – le relatif progrès de la pratique de la prière – vient soutenir l'idée d'une sorte de croire universel en expansion. Par contre, le sociologue connaît bien son sujet.

2 Il constate d'ailleurs que « les familles de plus de deux enfants sont plus promptes à reprendre l'héritage familial en matière religieuse » (118) sans se poser la question de savoir si justement ce sont parce que ces familles sont religieuses et traditionnelles qu'elles ont le plus d'enfants.

3 À ce propos, aucune de ses références bibliographiques ne comprend un auteur de moins de 50 ans, si ce n'est les collaborateurs à l'ORS.

notée? *Social Compass* 53(2): 195–200, ici p. 199.

Sa réflexion fourmille de bonnes intuitions et remarques qu'il serait utile de creuser dans le futur. Coïncidence du calendrier? Ce livre est sorti le même jour que les nouvelles données de l'ISSP 2009 (MOSAICH), ce qui pose *in fine* la question de l'actualité de cet ouvrage pour la communauté scientifique.

*Christophe Monnot*  
*Institut de Sciences sociales des religions*  
*Observatoire des religions en Suisse*  
*Université de Lausanne*  
*Bâtiment Vidy*  
*CH-1015 Lausanne*  
*Christophe.Monnot@unil.ch*

Martina Kamm, Bettina Spoerri, Daniel Rothenbühler, Gianni D'Amato (Hg.): Diskurse in die Weite. Kosmopolitische Räume in den Literaturen der Schweiz. Zürich: Seismo Verlag, 2010. 203 S.

Paul Nizon hatte mit seinem Essayband «Diskurse in der Enge» (1970) jenem auch von Ramuz über Dürrenmatt und Frisch bis hin zu Muschg geteilten Topos vom Leiden an der kulturellen «Ennis der Enge», der Schicksal- und Geschichtslosigkeit der Schweiz, den wohl prägnantesten und diskursiv nachhaltigsten Ausdruck verliehen. Nach diesem kulturellen Deutungsmuster geht die Schweiz den Sonderweg der Provinz und das Schriftstellerleben in ihr kommt einem Exil in intellektueller «Enge» gleich, vor dem es in die kulturellen Metropolen zu flüchten gelte. Paradoxerweise haben aber gerade diejenigen Autoren den Topos von der geistigen Enge geprägt, die dann zu den namhaftesten Vertretern der Schweizer Nationalliteratur(en) werden sollten.

Der Band «Diskurse in die Weite», in der Reihe «Sozialer Zusammenhalt und kultureller Pluralismus» des Seismo-Verlags Zürich erschienen, ist nun in mehrfacher Hinsicht eine Replik auf die «Enge». Hervorgegangen aus einem vom Schweizerischen Forum für Migrations- und Bevölkerungsstudien

durchgeführten und unter anderem von der Eidgenössischen Kommission für Migrationsfragen finanzierten dreijährigen Forschungsprojekt zur Untersuchung verschiedener «(Autoren-)Generationen im Wandel», kehrt der Band die Blickrichtung um und fragt soziologisch und literaturwissenschaftlich nach den Bedingungen und Merkmalen des Schreibens von Autoren, die in Zeiten der «Globalisierung», verstanden als kulturelle «Pluralisierung moderner Gesellschaften» (15), in die Schweiz eingewandert sind. Obwohl sie noch eine Minderheit darstellen und über relativ wenig literarisches Ansehen verfügen, verweist der Band darauf, dass auch in der Schweiz Autoren mit «Migrationshintergrund» leben, die zukunftsweisend einen «kosmopolitischen Blick» in sich tragen. Dieses mache sie «anschlussfähig» an andere «transnationale» Autoren der Gegenwartsliteratur, wie etwa die in Deutschland lebenden und dort deutlich mehr literarische Aufmerksamkeit erfahrenden Autoren Ilija Trojanow, Terézia Mora, Feridun Zaimoglu oder jüngst Melinda Nadj Abonji. Interviewt wurden, jeweils in Paaren, insgesamt zehn Autoren, die schon mit einem größeren Werk an die Öffentlichkeit getreten sind, als freie Autoren leben und in Deutsch oder in Französisch schreiben, namentlich Giuseppe Gracia und Francesco Miceli, Catalin Dorian Florescu und Christina Viragh, Eugène Meiltz und Erica Pedretti, Yusuf Yesilös und Michael Guggenheimer, schließlich Rafik Ben Salah und Innocent Naki.

Im Kern gingen die Interviews den Fragen nach, inwieweit die Erfahrung der Migration das literarische Schaffen beeinflusst und ob es Gemeinsamkeiten zwischen Autoren mit «Migrationshintergrund» in der Schweiz gibt. Dem transdisziplinären Anliegen entsprechend, gliedert ein klarer Aufbau den Band: Nach zwei Einleitungen, einer soziologisch und einer literaturwissenschaftlich akzentuierten, werden in fünf Essays thematisch geordnete Interviewinterpretationen sowie Auszüge aus den Gesprächen mit den Autoren präsentiert. Analog zu den Einleitungen folgen wiederum zwei Synthese-